

rences dans le degré d'ambivalence des échantillons examinés. Vatri présente ensuite ses analyses, qui sont raisonnables, même si, bien entendu, on peut différer parfois d'avis. Quels sont leurs résultats ? Il y a un nombre étonnamment bas d'ambiguïtés : 53 en tout. Leur répartition est très inégale : sept échantillons en possèdent, les sept autres en sont dépourvus. Mais à l'intérieur des œuvres « ambiguës », c'est Thucydide qui l'emporte de loin avec 15 exemples. Un examen statistique bien mené montre ensuite que cette différence est hautement significative (il existe d'autres contrastes statistiquement significatifs entre certaines œuvres). Le score de Thucydide n'est évidemment pas étonnant pour tout connaisseur de son œuvre, réputée (dès l'Antiquité) spécialement difficile. Cette coïncidence est un très bon point en faveur de la validité de l'analyse et c'est elle que Vatri met en évidence. Il laisse malheureusement de côté des cas difficiles, par exemple les 9, 2 et 0 ambiguïtés des trois discours d'Isocrate sélectionnés (respectivement *Aréopagitique*, *Archidamos* et *Évagoras*). Comment les comprendre ou les expliquer ? Il ne s'y risque pas et constate simplement les différences. La prise en compte des seules ambiguïtés syntaxiques a donc ses limites et ne donne qu'une vue partielle de la réalité. Je voudrais donc encourager l'auteur à poursuivre ses recherches en creusant d'autres caractéristiques importantes. Ainsi, richesse du vocabulaire, longueur des mots, fréquence des conjonctions de subordination, des particules, des formes verbales, des modes utilisés, etc. Des examens de ce type seraient bien plus objectifs que la seule appréciation personnelle des ambiguïtés et permettraient aussi de combiner entre elles les différentes variables considérées.

Yves DUHOUX

Aldo TAGLIABUE, *Xenophon's Ephesiaca. A Paraliterary Love-Story from the Ancient World*. Groningue, Barkuis & Groningen University Library, 2017. 1 vol., 17 x 24 cm, VIII-243 p. (ANCIENT NARRATIVE. SUPPLEMENTUM, 22). Prix : 95,40 €. ISBN 9789492444127.

Après quelques articles consacrés aux *Éphésiaques* de Xénophon d'Éphèse, A. Tagliabue présente dans cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, une procédure de réhabilitation très convaincante de ce roman longtemps méprisé par les spécialistes. Maîtrisant une bibliographie multilingue quasiment exhaustive sur le sujet, il dialogue constamment avec ses collègues et montre une grande honnêteté intellectuelle, ne cherchant pas à dissimuler les points où sa démarche peut paraître critiquable. Il soutient la thèse, explicite dès le sous-titre, que les *Éphésiaques* ne sont pas, *a priori*, une œuvre ratée ou abrégée, mais une œuvre répondant largement aux critères proposés par D. Couégnas (*Introduction à la paralittérature*, Paris, 1992) pour définir la paralittérature. Sa démonstration est aussi précise que méthodique. Reprenant le constat qui distingue Xénophon des autres romanciers grecs par sa simplicité, voire, pour certains, son schématisme, A. Tagliabue choisit d'examiner le roman pour lui-même, en dégageant ses spécificités. Parmi celles-ci figure d'abord l'évolution de l'amour partagé par les deux protagonistes que le récit de deux nuits d'amour met en évidence par contraste : au plaisir de l'union sexuelle succède le plaisir de la fidélité éprouvée et conservée ; si le modèle est en filigrane Homère, Xénophon manifeste une originalité certaine en faisant d'Anthia une héroïne supé-

rieure à Pénélope dans la défense de sa vertu. L'intertextualité, toujours sur le mode thématique, est présente aussi à travers l'oracle d'Apollon, décalque de celui du Tirésias de l'*Odyssée*, et qui opère comme une véritable mise en abyme des *Éphésiaques*, dessinant, non sans ambiguïtés ni obscurités, leur cohérence : il déroule par anticipation les aventures du couple et affirme la présence continue d'Éros depuis qu'il a été outragé par Habrocomès, le protagoniste. L'oracle crée un effet de suspense et fonctionne telle une prolepse externe par la mention, notamment, des actions de grâce qui seront rendues à Isis sur les bords du Nil, hors roman donc. Dans le chapitre 3, A. Tagliabue met en valeur deux caractéristiques des *Éphésiaques*, d'une part, l'accumulation des événements – le récit des aventures est défini comme « an action-filled narrative » – qui se répètent avec des variantes créant pour le plus grand plaisir du lecteur un effet de « repeat-suspense » (cf. le tableau des p. 81-82), d'autre part, le renforcement de la personnalité des protagonistes et leur souci, face à leurs agresseurs, de conserver leur fidélité réciproque ; fait notable, à partir du livre III, le courage, *andreia*, est davantage le propre de l'héroïne que du héros. Dans le chapitre 4, « Spirituality and Mutuality in Anthia and Habrocomes' Progression in Love », l'accent est mis sur une autre singularité, l'inversion des rôles dans le couple, et donc la rupture de la symétrie entre les partenaires, ce qui constitue une exception dans le *corpus* des romans grecs : Habrocomès est présenté initialement comme un éromène digne des dialogues platoniciens *Charmide* ou *Lysis*, tandis que le rôle actif de l'éraсте est attribué à Anthia, avec peut-être une influence du *Phèdre*. Mais cette coloration platonicienne n'est rien comparée à l'importance de l'Égypte dans la construction d'un amour destiné à se perpétuer après la mort. En effet, le pays n'est pas qu'un lieu de violence néfaste pour les protagonistes, il est aussi leur destination et leur destin promis par l'oracle d'Apollon (1, 6, 2). D'ailleurs, s'y produit un miracle divin aussi exceptionnel que salvateur pour le héros (4, 2, 3-9). Plus significatif encore aux yeux d'A. Tagliabue, l'épisode de la rencontre d'Habrocomès avec le pêcheur Aigialée, qui conserve chez lui le corps momifié de sa femme auquel il prodigue des marques d'amour dont la connotation sexuelle est évidente (5, 1, 9-11). Cette manifestation d'un amour plus fort que la mort vaut aussi, pour le protagoniste, comme l'anticipation de sa propre histoire. C'est du moins l'interprétation que tire A. Tagliabue de 5, 1, 12, avant de montrer que le mythe égyptien d'Isis et Osiris, bien connu des Grecs de l'époque impériale, est une clé de lecture des *Éphésiaques* : l'Égypte est non seulement le lieu où les protagonistes sacrifieront à Isis, elle est aussi celui où ils seront réunis après leur mort. Cela dit, avant cet au-delà, il y a le retour à Éphèse. Les rapports des héros avec leur cité ont changé : il s'agit pour eux d'y vivre maintenant, en compagnie d'un couple de serviteurs et de leur compagnon Hippothoos qui adopte son éromène Clisthène, dans une « exclusive society of love » fondée sur l'amour réciproque et une symétrie parfaite dans les couples, qu'ils soient hétérosexuels ou non. Sur ce point aussi, les *Éphésiaques* sont une exception. Enfin, les deux derniers chapitres sont les plus novateurs. Y est soutenue la thèse annoncée dans le titre : les *Éphésiaques* relèvent des codes et de l'esthétique de la paralittérature, et leur auteur est maître de son projet. C'est donc en fonction des critères d'écriture de la paralittérature, tels qu'ils ont été repérés et définis par Couégnas, que ce roman doit être lu et évalué. Cependant, A. Tagliabue ne s'enferme pas dans la grille de lecture proposée par Couégnas et souligne l'originalité du texte de Xénophon, qui « tend » vers la

paralittérature, mais s'en distingue essentiellement sur deux points, « namely the thematic intertextuality with texts belonging to different genres and the protagonists' varied characterization ». Pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut donc le comparer non pas aux autres romans grecs, mais, dans l'Antiquité, à *l'Histoire d'Apollonius roi de Tyr*, et, à l'époque contemporaine, aux romans de cape et d'épée, aux séries télévisées et aux films de série B. On aboutit alors logiquement à la conclusion que « in the Imperial Era Xenophon of Ephesus deliberately wrote a paraliterary love-story ». Du coup, la théorie selon laquelle il s'agirait d'une œuvre abrégée tombe, et A. Tagliabue donne l'estocade à ses partisans dans les dernières pages : dans le livre III des *Éthiopiennes*, dans la description d'une procession à Delphes, il semble bien qu'Héliodore imite la procession d'Éphèse décrite par Xénophon et joue de l'intertextualité : d'abord tenté par « a literary account of the procession », le personnage narrateur livre, sous la pression d'un interlocuteur curieux, « an expansion of the brief Xenophonic narrative of the same episode ». Le livre se termine par une invitation à opérer une révolution copernicienne : puisque les *Éphésiaques* ne se réduisent pas à la paralittérature, mais partagent avec les romans du *corpus* des éléments de sophistication, ces romans qui passent pour plus sophistiqués recèlent sans doute aussi des éléments de paralittérature qu'il s'agit de découvrir !

Patrick ROBIANO

Florence BOURBON, *Hippocrate*, Tome XII. 4^e partie, *Femmes stériles, Maladies des jeunes filles, Superfétation, Excision du fœtus*. Texte établi et traduit par F. B. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. broché, 12,5 x 19 cm, VIII-410 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 534). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-00619-2.

Ce volume regroupe deux courts traités et deux fragments ayant trait au volet gynécologique de la *Collection hippocratique*. L'étude comparée de ces textes entre eux et avec les autres traités de la *Collection* démontre qu'ils relèvent d'auteurs différents ; ils témoignent de ce que les enjeux de la gestation et de la procréation prirent une importance considérable dès la constitution de la médecine comme art. Ces quatre témoins ont selon toute vraisemblance été rédigés entre la fin du V^e siècle et le début du IV^e siècle av. J.-C. L'éditrice peut être considérée comme une spécialiste du sujet puisqu'elle fut déjà en charge de la réédition du traité *Nature de la femme* au sein de la même collection (Tome XII.1, 2008). *Femmes stériles* fut considéré par Littré comme un prolongement de *Maladies des femmes I et II* et se trouve donc souvent cité sous l'intitulé *Maladies des femmes III* mais l'éditrice insiste sur le caractère autonome de ce texte : ce traité ne porte pas seulement sur la stérilité *stricto sensu* mais sur l'ensemble des situations qui font qu'une femme ne parvient pas à concevoir ou à mettre au jour un enfant. *Maladies des jeunes filles* n'est qu'un fragment conservé d'un traité – son début – dont la perspective était assez large, puisqu'il devait couvrir la maladie sacrée (épilepsie), les paralysies et les terreurs ; nous conservons la partie traitant des terreurs observées chez les jeunes filles. On peut penser que ce passage fut délibérément extrait de son contexte en vue d'être ajouté aux traités gynécologiques. On ne peut que regretter la perte de l'ensemble car l'ouvrage